



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Les infiniment-petits de la littérature, ou huitains,
sixains, quatrains et distiques**

Malherbe, Dieudonné

Liège, An XI

Sur le même.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-63596](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-63596)

Sur le même.

COMBIEN d'utiles conséquences
On tire pour les animaux
Ainsi que pour nos jouissances
De son DISCOURS sur les oiseaux !

Le peu d'étendue de cette pièce, et le plus vif désir d'en multiplier les lecteurs pour sauver la vie à des millions de créatures innocentes et utiles, dont un odieux et exécrationnable préjugé a fait mettre la tête à prix, m'obligent à la rapporter ici toute entière :

» Rien n'est plus attristant pour un ami de la campagne et des forêts que de les voir désertes par la presque entière extermination des animaux utiles et innocens. Par-tout, la nature est dépeuplée et muette; on n'y entend plus que la voix de son tyran, les coups de la coignée destructive, ou le fracas des armes exterminatrices. Bientôt l'on n'y remarquera plus d'autres traces que celles de l'homme et celles de ses esclaves. Les forêts dévastées, sans ombrages et sans habitans, seront d'affreuses solitudes; aucun oiseau ne planera dans le vide immense des airs, et le printemps ne trouvera pas un rossignol pour annoncer son retour.

Des peuples barbares ont des loix qui font respecter la vie des animaux dans le tems de leur reproduction. L'un des plus anciens et des plus sages législateurs, *Moïse*, défend expressément d'enlever les œufs à la mère qui couve. Chez d'autres nations, quelques heureux préjugés ont fait épargner, et rendu presque sacrés, les animaux

innocens, qui confient leur postérité au toit hospitalier de l'homme : mais chez nous, sur-tout depuis la révolution, depuis que chaque polisson peut impunément s'armer du tonnerre, on assassine la tendre perdrix couvant sa naissante famille; on tue la femelle timide du lièvre, qui porte dans son sein sa postérité, dont le poids ralentit sa course; on se fait un jeu barbare de tirer la fauvette qui chante sur la branche, et d'abattre l'hirondelle confiante qui apporte la nourriture à ses petits. Tous ces meurtres inutiles, auxquels s'essaie la jeunesse de nos campagnes, ne tendent qu'à la rendre plus grossière et plus insensible aux beautés de la nature, et par suite nécessaire, aux vérités morales fondées sur le sentiment. J'ai été révolté de voir des paysannes s'amuser des cruautés que leurs enfans exerçaient sur les petits oiseaux; et ces paysannes étaient mères! Comment une certaine analogie ne les intéressait-elle pas à ces êtres innocens? Quand aurons-nous des écoles primaires où l'on ne dédaignera pas d'inspirer de l'horreur pour une pareille barbarie?

On a trop recommandé la destruction des animaux sauvages; il n'en est peut-être point qui ne soit utile; mais on devrait au moins protéger ceux dont l'innocence est reconnue, ceux qui servent à notre nourriture, comme le lièvre et un grand nombre d'oiseaux; ceux qui nous rendent des services moins immédiats, en purgeant la terre et les airs d'immondices et d'insectes, comme les cigognes, les corneilles et une foule de petits oiseaux; ceux enfin qui ne sont qu'agréables, comme le linot, le chardonneret, le rossignol et la fauvette. Faut-il donc que de froids économistes viennent calculer chaque grain de chanvre et chaque brin d'herbe? Un morceau de pain de plus équivaut-il donc

à un sentiment ou à un plaisir de moins? Est-ce avec cette parcimonie que la nature nous dispense ses dons? Elle est libérale pour tous les êtres. Et que l'on fasse attention à la cause des disettes; c'est rarement le manque de denrées; mais souvent l'abus et la mauvaise distribution qui les produit.

En connaissant mieux les mœurs des animaux, on serait peut-être étonné de voir combien il en est qu'on a cru nuisibles, et qui sont cependant de la plus grande utilité. Les heureux préjugés qui, chez plusieurs peuples de l'Europe, ont rendu la cigogne et l'hirondelle sacrées et inviolables, ont, ainsi que beaucoup d'autres, leur source dans la raison et peut-être dans les loix d'un peuple antique plus sage que nous. Ces oiseaux ne vivent que de reptiles et d'insectes, dont la multiplication serait un fléau terrible, comparable aux plaies de l'Égypte. Que l'on compte, s'il est possible, le nombre de mouches et de moucherons que doit détruire une hirondelle durant l'été pour nourrir ses deux ou trois nombreuses couvées. Sans la destruction continue qu'elle en fait, ces moucherons offusqueraient l'air autour des bâtimens environnés de fossés marécageux, et l'on ne pourrait respirer sans les avaler par milliers.

Le moineau, regardé avec raison comme un parasite importun, serait épargné lui-même, si l'on pensait aux services qu'il rend à l'agriculture. Ceci va paraître un paradoxe; mais je prie le lecteur d'observer, que durant tout le printems, époque où le moineau élève sa famille, il ne trouve ni fruits, ni graines dont il puisse se nourrir: il est alors forcé de faire la chasse aux papillons, aux moucherons, aux vers et aux chenilles. Aussi, s'éloigne-t-il des granges pour parcourir

les haies et les jardins. Le ravage que causeraient les légions d'insectes qu'il détruit pendant cette saison, surpasserait sans doute celui qu'il fait lui-même, durant le court espace de tems où les fruits mûrs et les moissons demeurent exposés à sa voracité. Quant aux dégâts qu'il peut occasionner en automne et en hiver, dans les granges et greniers, rien n'est plus facile que de s'en préserver en les fermant.

Un seigneur prussien fit, il y a quelques années, revivre dans ses terres une ancienne loi, qui imposait à ses paysans un tribut annuel d'une certaine quantité de têtes de moineaux et de pieds de corneilles. (a) Comme il agissait par des vues bienfaisantes plutôt que par intérêt, il exigea que ce tribut lui fût livré en nature. Les corneilles et les corbeaux n'osèrent bientôt plus suivre le sillon du laboureur qui s'armait pour les détruire, et la race des moineaux parut exterminée dans quelques hameaux. Les habitans ne tardèrent point à en voir les inconvéniens. Les chenilles de toutes espèces dévorèrent les arbres et les légumes de leurs jardins, durant plusieurs années consécutives. Le pasteur du lieu attribua ce fléau à la destruction des oiseaux, et le seigneur, qui en fut bientôt persuadé lui-même, abolit le tribut, et fit même reporter des moineaux dans un village d'où ils avaient été totalement expulsés.

Un fait plus récent, dont j'ai été en partie témoin, et dont toute l'Allemagne fut alarmée, vient à l'appui de ces observations. En l'an VI, les forêts de la Saxe et du Brandebourg furent attaquées d'une mortalité gé-

(a) Je me suis convaincu que les corneilles et les corbeaux se laissent plutôt mourir de faim, que de toucher à des grains de blé.

nérale, la plupart des arbres, et sur-tout les pins et les sapins, dont les dards amers et aromatiques sont rarement la proie des insectes, mouraient, comme frappés dans leur racine par un mal caché. Ce n'étaient point, comme cela arrive trop souvent, des chenilles qui devoraient les feuilles et la verdure; ces grands végétaux périssaient au milieu du plus beau printems, sans qu'on leur vît aucun signe extérieur de mal. Ce fléau devint si général, que les régences de Prusse et de Saxe envoyèrent des naturalistes et des forestiers experts, pour en chercher et reconnaître la cause. Ils la découvrirent bientôt dans la multiplication extraordinaire d'un *lépidoptère*, qui sous la forme d'un ver, s'introduisait dans l'arbre et se nourrissait de sa substance. On ne pouvait casser aucune branche de pin ou de sapin sans y trouver cet insecte hideux qui la vidait intérieurement jusqu'à l'écorce. (b) Sur le rapport des naturalistes et des forestiers experts, (c) la multi-

(b) En traversant la Haute-Saxe, je descendis de voiture pour contempler les dévastations de cet insecte dans une vaste forêt, et pour causer avec les commissaires. Ils me le montrèrent dans l'intérieur des jeunes branches : il y paraissait alors sous la forme d'un ver, beaucoup plus long et plus gros que ceux nommés vulgairement *vers de boulanger*. Son corps mou et d'un blanc livide et ondulé, était composé d'une douzaine d'anneaux. La tête paraissait d'une substance dure et cornée; elle était composée de deux fortes mâchoires en tenailles, très-propres à ronger le bois. Il avait sous la poitrine des tubercules en forme de crochets, et sous le ventre, des pieds courts et charnus. Les commissaires me dirent qu'il se métamorphosait en une phalène d'une beauté et d'une grandeur extraordinaire.

(c) En Prusse et dans une partie de l'Allemagne, il y a dans les universités un cours particulier pour ceux qui se destinent à la *foresterie*. On est surpris que cette branche importante d'instruction, si négligée parmi nous, soit oubliée dans nos écoles centrales.

plication extraordinaire de ce ver fut attribuée à la disparition totale de quelques espèces de *pics* et de *mésanges*, que , depuis quelques années, les chasseurs ne voyaient plus dans les forêts. L'on sait que les pics sont pourvus d'un long bec et d'une langue plus longue et plus effilée encore , qu'ils introduisent dans les trous et gerçures des arbres , pour en retirer les vers ou les œufs qui y sont déposés. On entend quelquefois ces oiseaux frapper à coups redoublés sur les troncs d'arbres , pour en faire sortir les insectes , qui deviennent leur proie. C'est bien à tort que le vulgaire accuse les pics de faire eux-mêmes les trous où ils se nichent. L'inspection de leur bec , grêle et faible , suffit pour prouver qu'il est incapable d'entamer le bois le plus tendre. Quant aux *mésanges*, on les voit sans cesse suspendues aux extrémités des rameaux , pour découvrir les larves ou les œufs attachés sous le revers des feuilles. Un autre oiseau, le *grimpercau*, est toujours à courir le long du tronc et des branches , pour en enlever la vermine qui se cache dans les fentes et gerçures de l'écorce. Ces animaux bienfaisans mériteraient d'être protégés dans nos bois , au moins en reconnaissance des services qu'ils nous rendent , puisque ce n'est que par intérêt que le fort épargne le faible.

Il serait digne de quelques-uns de nos savans ornithologistes d'observer les oiseaux de nos climats sous les rapports que je viens d'indiquer , et d'offrir à la protection expresse du Gouvernement et des loix , ceux qui seront reconnus utiles et innocens. Le moment où l'on s'occupe d'un Code forestier qui nous manque absolument , serait le plus favorable. L'Ordonnance de 1669 , inspirée cependant par des principes et des distinctions absurdes , est encore , à notre honte , ce que nous avons

de mieux. (d) Ne serait-il pas dans le caractère d'un peuple sensible d'envisager les êtres sous d'autres rapports? O *Buffon*! toi qui as su nous rendre les animaux si intéressans, n'inspireras-tu point à nos législateurs des loix dignes de la nature?

Je respecte les religions et les préjugés qui consacraient les productions de la terre et les bienfaits de la nature. Il est plusieurs de ces préjugés qui seraient utiles à nos campagnes. Le bouvier ne se plairait point à abattre ou à mutiler un jeune arbre, s'il croyait qu'une Nymphé l'habite et le protège; on le verrait, au contraire, comme le berger de *Gessner*, relever le jeune chêne que le torrent aurait déraciné. Le soldat et le pâtre grossier ne se feraient point un jeu barbare d'endommager ou de souiller la fontaine où ils se sont désaltérés, s'ils s'imaginaient encore qu'une divinité en garde la source.

Mais, sans m'égarer dans les cultes allégoriques, je crois qu'il est important de protéger par des loix les plantes et les animaux; qu'il est tems d'inspirer aux habitans des campagnes, qui n'ont plus ni morale, ni religion, de la sensibilité et du respect pour la nature et ses productions. Qu'on ne regarde pas cette idée comme futile: elle a une influence directe sur les mœurs. (e) Serait-il un des êtres que Dieu a daigné créer au-dessous de l'attention et des égards de l'homme? *Moïse* et *Licurgue* ne les ont pas méprisés; *Pierre-le-*

(d) Elle défend de détruire les airs ou nids d'oiseaux.

(e) On est indigné de voir avec quelle indifférence brutale un jeune paysan brise la branche qui lui donne du fruit, et met le feu à l'arbre qui l'ombrage. De là ces déprédations secrètes, trop communes dans nos campagnes, où souvent un voisin envieux va arracher la vigne ou détruire les plantations de son ennemi.

Grand, ce législateur quelquefois si féroce, sentait leur influence sur son cœur et sur le caractère de son peuple (f). Il n'eut pas plutôt élevé Pétersbourg au milieu des déserts marécageux de l'Ingrie, qu'il se plut à les embellir et à y transplanter des animaux aimables, pour y attirer des hommes utiles. Il fit planter des forêts de chênes dans les îles de la Néva; on en montre encore quelques-uns dans celle de *Petrowska*, qu'il planta de sa propre main. Un autre se trouve, en ce moment, enclavé dans la ville, du côté de *Catarin-Hoff*, et on l'a entouré d'une balustrade pour le garantir contre les passans. Ce bel arbre, planté par un Empereur, m'a touché davantage que le palais de marbre élevé par *Catherine* à son favori. *Pierre I* fit ensuite apporter des provinces méridionales de son Empire, des colonies innombrables d'oiseaux qui furent lâchés dans ces forêts nouvelles, pour les animer de leur chant et y détruire les insectes qui s'élevaient par légions des marais. Soit que le climat se soit adouci, soit que ces oiseaux se soient accoutumés à revenir dans ces bocages, on est surpris d'entendre aujourd'hui, sous le 60°. degré de latitude septentrionale, le rossignol et la fauvette célébrer le printemps, à l'ombre des chênes qui s'y sont naturalisés.

Je souhaite que ces réflexions que j'ai faites dès long-tems, et que je jette à la hâte sur le papier, servent de stimulant à quelque bon citoyen en état de traiter ce sujet avec plus de méthode que moi. Quoique les sentimens que *Cadet-de-Vaux* vient de manifester sur

(f) Le peuple russe est à l'égard des animaux d'une sensibilité qu'on ne remarque point chez des nations moins pauvres et moins avilies. L'esclave russe se plaît à nourrir un oiseau, et à protéger ces êtres innocens contre la pétulance des bergers.

les supplices, me fassent penser moins avantageusement de son cœur que de ses connaissances rurales, je crois que celui qui a plaidé si éloquemment la cause des forêts, serait bien digne de défendre celle de leurs aimables habitans. La race de plusieurs va s'éteindre en France, si l'on ne met promptement des bornes à la fureur destructive des chasseurs; et il est digne d'un Gouvernement réparateur, de placer enfin sous la protection spéciale des loix et de la morale publique, cette partie intéressante et sensible de la création.

Sur M. DE TRAPPÉ, Liégeois.

QUELQUEFOIS d'un poète et souvent d'un penseur
Les œuvres de *Trappé* font entrevoir l'empreinte,
Et leur diversité fait penser au liseur
Qu'il erre avec plaisir dans quelque labyrinthe.

C'est avec le double plaisir que je ressens toujours à louer ceux qui sont tout-à-la-fois mes compatriotes et mes confrères en littérature, quand je le puis faire sans choquer la vérité et le bon goût, que j'applaudis à ses raisonnemens sur le *duel*, sur la *liberté de la presse*, sur la *religion naturelle*, ainsi qu'à plusieurs de ses pensées, qui portent le double cachet de l'esprit et du bon sens : je n'hésite point à dire que j'aimerais mieux avoir fait la demi-page dans laquelle il expose ses doutes sur l'*inoculation* et la *vaccine*, que toutes les brochures qui ont paru en leur faveur, et que